

# LA MAISON VERTE <sup>1</sup>

Françoise Dolto

Cette intervention va se présenter davantage comme le récit associatif de mes expériences que sous la forme d'un strict exposé. Je me propose de répondre à trois questions concernant la "*Maison Verte* "Comment s'est-elle bâtie ? Comment y vit-on et dans quelle ambiance ? Quel rôle spécifique peut y jouer un psychanalyste?

\*

\* \*

La "Maison Verte "s'appelle ainsi parce que la boutique où nous habitons était peinte en "bleu-vert ". Le nom pompeux "d'Association Petite Enfance et Parentalité "était beaucoup trop long.

Les enfants l'ont surnommée d'abord : "Aio" parce qu'on y joue avec de l'eau, puis la "Maison Ballon" parce qu'il y a quelquefois des ballons, puis "Là-bas ". L'expression "Maison Bleue "n'est jamais venue. Ça a été la "Maison Verte ". Et finalement, le qualificatif "vert "est resté. C'est assez amusant maintenant d'entendre un peu partout les gens dire "Dans notre ville, nous allons ouvrir une "Maison Verte ". A Lyon, elle s'appelle "Apelipa ". Ailleurs, on l'a surnommée : "La Cerise Rouge "ou "La Pomme Bleue ". On le voit, il ne faut pas s'attacher absolument à ce mot "Maison Verte"

Nous avons commencé notre expérience dans une minuscule boutique "Lav'automatic ", sur cette merveilleuse petite place Saint-Charles. Là, l'aventure a duré vingt-et-un mois. Ensuite, nous nous sommes installés dans un hall d'exposition de voitures très mal placé, pour finalement aboutir dans ce lieu, qui est le nôtre, maintenant. C'est un duplex dans un ensemble d'habitations à loyer modéré, situé dans la partie piétonne de la rue Meilhac, en face du Centre Musulman de Paris, dans le XVème arrondissement.

Nous y sommes très bien. C'est un rez-de-chaussée avec deux pièces et un tout petit bout de jardin suffisant pour y avoir mis en place deux petits toboggans.

Comment sommes-nous installés ? Je vous situe d'abord les choses. Nous sommes dans des conditions très simples. Il s'agit, en effet, *d'un lieu intermédiaire*. Intermédiaire entre le foyer et la crèche pour les enfants de moins de deux mois ; intermédiaire entre le foyer et la garderie pour ceux dont les parents ont l'habitude d'utiliser ce mode de garde plusieurs fois par semaine ; enfin, intermédiaire entre le foyer et l'école pour les enfants qui ont la chance de rester auprès de leur mère jusqu'à l'âge où ils entrent en maternelle.

Nous ouvrons nos portes tous les jours de deux heures à sept heures, et le samedi de trois à six. Nous sommes donc fermés le dimanche et le matin. L'expérience a montré que, dans la matinée, c'était le désert. Or, l'intérêt pour un enfant, c'est d'y trouver un *lieu "social* ». Et, de ce point de vue, il est nécessaire qu'ils s'y rencontrent en assez grand nombre au moins six ou sept

J'avais, depuis longtemps, cette idée en tête, et j'en parlais beaucoup autour de moi à d'autres psychanalystes d'enfants. Il est navrant de voir arriver des enfants de sept, huit ans pour qui l'école est en demande de soins en raison de leur incapacité de création et d'échanges inter-personnels.

Un dialogue avec les parents laissait entendre que les difficultés avaient commencé très tôt, dans la vie de ces enfants. Or, il semblait, dans un premier examen du moins, que si les choses avaient pu être "parlées > à temps, à savoir au moment des

traumatismes, des chocs, des souffrances familiales dont l'enfant est partie prenante et dont il garde trace par une perte de confiance en lui et un flottement dans son identité, on aurait pu éviter la grosse pathologie apparue après deux années de scolarité, et pour laquelle les maîtres conseillaient aux parents de consulter les centres de soins.

• Je travaillais alors à Etienne Marcel. Nous n'avions que l'autorisation de nous occuper d'enfants scolarisés. Enfin, nous avons obtenu la possibilité de les prendre très jeunes. Malheureusement, ce lieu près de la rue Saint-Denis était inadéquat à toute entreprise de ce genre par son exigüité. Quand on reçoit des petits, il faut de la place pour les parents comme pour les poussettes. Impossible de les loger là ! Nous avons cherché, Colette Languignon - aujourd'hui, psychanalyste à la Maison Verte - et moi, un lieu d'accueil décent pour les enfants. Nous avons dû discuter beaucoup avec les responsables des différents quartiers de Paris qui disposaient de place et étaient susceptibles de s'intéresser à la création d'une sorte de garderie où les parents "*ne laisseraient pas l'enfant* », puisque c'était ça mon idée. *Mon projet était de socialiser l'enfant en présence de ceux grâce à qui il sait "qui "il est.* Je trouvais absolument sadique, cruel et imbécile que des institutions, qui acceptent de prendre les enfants pour leur assurer aide, tutelle, protection, hygiène, etc., quand la mère travaille, ne le fassent qu'à condition de séparer l'enfant de ce qui conditionne sa sécurité et constitue le référent de son identité. Il fallait donc, à mon avis, créer un lieu intermédiaire, dans lequel l'enfant fréquenterait la société et apprendrait "qui "il "est "et pourquoi celle-ci s'occupe de lui. J'imaginai un lieu comme un jardin public "ouvert "à quiconque posséderait un enfant de moins de trois ans ; un lieu temporaire dont la vocation serait d'éviter la violence du traumatisme de la première expérience sociale vécue sans les parents.

Avant le langage, l'intérêt que l'enfant porte à l'autre est toujours de l'ordre du "corps à corps ". Et cela ne va pas sans supposer un rapport de force, un gagnant et un perdant.

Le faible ne peut retrouver son intégrité qu'au contact du corps de la mère ou du père puisque ce dernier est étroitement lié à elle. Or seul ce contact permet à l'enfant démuné de se reconstruire.

Je voulais faire de la Maison Verte un lieu où des médiations de proche en proche assurent au petit sa "sécurité natale », jusqu'à ce que, son identité intégrée, il n'ait plus besoin du retour au giron maternel et sache, dans "un espace », se méfier de la violence d'autrui.

Bernard This, Pierre Benoît, Colette Languignon - dont j'ai déjà parlé - Marie-Emmanuelle Didier-Weill, Marie-Noëlle Rebois, Malandrin et sa femme Marie-Hélène... tous, pour des raisons différentes, pensaient qu'on pouvait peut-être essayer de faire quelque chose pour les petits. Certains ont inauguré ce groupe avec moi et s'en sont allés ; d'autres sont restés d'autres encore sont arrivés plus tard. Qu'importe ! Nous fonctionnons grâce à une association de quartier du XV<sup>ème</sup> et avec l'aide de la Prévention de la Région Parisienne, conscientes que ce "créneau "des petits manquait complètement. En effet, qu'elles s'occupent d'un foyer d'adolescents, ou d'un atelier d'enfants de familles en difficultés sociales, ces personnes n'étaient pas sans comprendre que la genèse des obstacles rencontrés par les adolescents ou les jeunes de sept-huit ans quant à l'adaptation sociale et scolaire, remontait à la toute petite enfance. Or, nul n'assistait ni les petits ni le couple parental. Persuadées de tout cela, elles nous ont secondés. C'est ainsi que la Maison Verte a pu se monter, en dépit de toutes les difficultés administratives et financières.

En tant qu'« Association Pilote », nous avons eu, au début, une "aide de lancement ». Il a fallu ensuite se battre tous les ans pour en obtenir la reconversion. Nous sommes maintenant reconnus. A nous de veiller à ne pas devenir une institution sclérosée. Cela est très important ! Notre association, c'est la vie même, du fait des enfants, des

parents, des personnes d'accueil, des psychanalystes. On vient, on s'en va, on arrive,  
on émigre!...  
Ça se modifie sans cesse

Mais comment vit-on à la Maison Verte?

*L'essentiel est qu'elle soit un lieu de paroles où l'enfant, l'être humain "petit", est accueilli prioritairement en première personne.*

C'est à «lui» que nous parlons. Bien sûr ! Quand nous questionnons un bébé de quinze jours «Comment t'appelles-tu? », on nous dit son «nom ». Si c'est la maman ou le papa qui répond, *c'est tout de même à l'enfant que nous nous adressons*, et *c'est son nom qui est inscrit au tableau*. Nous ignorons le patronyme, l'adresse, le statut économique et social. Nous les ignorons volontairement. Ce qui importe, c'est que *l'enfant soit pris pour lui-même, dans son âge, son sexe, avec sa maman, son papa, sa grand-mère, sa gardienne...* c'est-à-dire *avec la personne auprès de qui il se sent en sécurité* et qui le relie, si ce n'est pas l'un de ses deux parents, directement à eux et *qui le fonde fils d'un tel ou d'une telle*, d'un certain âge et habitant ou non le quartier.

Lorsque la sonorité du prénom de l'enfant est ambiguë comme Claude ou Camille, nous le nommons en ajoutant "garçon" ou "fille". A la stupéfaction de sa mère, nous précisons au petit garçon "Tu vois, ta maman ne se doutait pas qu'en te donnant un nom qui pouvait être aussi bien un nom de fille, tu risquais de ne pas savoir si tu étais un garçon ou une fille ».

Après l'accueil et la nomination, reste la présentation du nouveau et de sa maman aux petits amis de la Maison Verte.

Cela n'a l'air de rien, mais ensuite, la mère se met à parler et à raconter tout ce qu'elle a l'habitude de dire sur son enfant. Elle s'aperçoit que jamais, elle ne lui parle. *On parle des enfants, on ne leur parle pas*. A l'inverse, notre parti-pris consiste délibérément à nous adresser à eux «Tu entends ce que ta maman raconte ? L'accouchement, c'est-à-dire le jour où tu es né, c'était difficile. Ta maman dit que vous avez été séparés tout de suite, qu'elle a eu beaucoup de peine...

A l'étonnement de la mère, cet enfant renfrogné s'intéresse à ce qu'on lui narre ; il écoute et regarde. Le fait qu'on parle à un enfant devant sa mère signifie qu'on lui accorde une identité "relationnée" à elle mais non pas "fusionnelle". A l'inverse, lorsqu'on s'adresse à quelqu'un en présence de l'enfant, sans l'introduire dans la conversation comme un interlocuteur aussi valable que celui avec qui l'on a un échange, ce n'est pas le traiter autrement qu'en animal domestique. On parle devant son chien ou son chat !...

Venir ici avec un enfant bien "vivant", dans le simple but qu'il se fasse des amis, c'est rare ! Les parents croient qu'il faut dévoiler un "symptôme" «Il ne dort pas... Il ne mange pas... . Ou bien, c'est eux "qui sont fatigués ». Pas de problème, ils se reposeront ici pendant qu'il

s'amuse ! Voilà notre accueil ! C'est tellement bête, que je ne sais pas bien par quel bout commencer pour vous le décrire.

Cette attitude produit un effet extraordinaire sur l'ambiance des foyers parfois déjà gâchée par les angoisses parentales devant le mutisme de l'enfant.

D'où vient cette angoisse maternelle ? Bien souvent, avant la naissance de l'enfant, la femme est active et entourée en raison de son métier. Après la naissance, elle se retrouve seule avec un bébé dont elle ignore souvent tout. Le contact rapide et désinvolte du médecin et de l'infirmière de la P.M.I. où elle retourne pour s'informer, n'est pas fait non plus pour la rassurer. Sa demande d'informations est repoussée "Laissez-nous tranquilles, il prend son poids ! ».

*Ces femmes sont dans l'angoisse et l'enfant souffre parce qu'il ne sait pas comment aider sa mère.*

Nous le savons, tous les bébés, sont fusionnels à leur mère. Mais ce que nous ne savions pas, et nous avons pu l'observer, c'est que lorsqu'une mère prend un bébé dans ses bras, *il croit imaginativement que c'est «lui "qui la porte pour l'embrasser*. En somme, quand elle est forte, il le ressent. Mais quand elle est fatiguée, il l'éprouve tout autant et veut la consoler en la prenant dans ses bras. Ceci a pour effet de l'épuiser encore plus et de lui faire passer une nuit blanche. Si on explique à l'enfant que *c'est "lui "le "petit », lui qu'elle berce dans ses bras, et qu'elle se fatigue, il comprend*

*parce qu'il aime sa mère et cherche à lui faire du bien et à l'aider.* Alors il s'endort tranquillement. Le symptôme de «l'enfant - la mère» qui s'appelle «l'insomnie de l'enfant "est celui qui disparaît le plus vite à la "Maison Verte . J'ai pensé que la voix des autres bébés désennuyait l'enfant et adoucissait l'épreuve de sa solitude.

La solitude est une des expériences les plus douloureuses de l'être humain. Eprouvée dès sa naissance, c'est une expérience des plus destructurantes pour un petit.

Un nouveau-né n'a aucune nécessité d'être séparé de sa mère. Sous prétexte qu'il doit dormir, on l'isole dans un coin bien calme, on le dissocie du monde. Il se sent alors comme un objet identifié à l'immobilité du berceau. Il aurait besoin, au contraire, de rester mêlé à la vie et de s'assoupir, comme il le faisait *in utero*, c'est-à-dire au gré du rythme de quelqu'un d'autre. A la "Maison Verte », ça grouille de vie, et c'est plein de bruits ! J'ai vu là une explication possible au fait que les bébés ont vraiment sommeil le soir. Mais cet éclaircissement n'est peut-être qu'une rationalisation. On cherche tout le temps, on affine un peu ses idées et lorsqu'on a l'impression d'avoir compris quelque chose, on la croit théorisable, parce qu'elle semble "marcher ». Mais il ne faut pas s'illusionner. Ce peut être cela certes ! Mais ce peut être tout autre chose ! Ce problème de l'interprétation concernant les enfants qui ne parlent pas, me rappelle toujours l'histoire de ce monsieur qui veut savoir pourquoi les mouches volent. Pour en trouver la cause, il leur coupe les pattes et conclût hâtivement, à partir de son observation "Les mouches volent avec leurs pattes ! ». Nous avons un petit peu cette naïveté quand nous essayons d'expliquer pourquoi quelque chose a été opérationnel dans nos paroles avec un petit. Nous pouvons être dans le leurre absolu ! Mais le doute n'est pas une raison pour s'arrêter de réfléchir, parce que réfléchir évite, pour le moins, de s'endormir

<sup>1</sup>Qu'avons-nous à dire à l'enfant?

D'abord des choses très importantes qui concernent le temps "dans sa vie aussi bien lui parler de son âge que du lieu où il est né ; également ce que sa maman raconte de lui ; nommer qui est sa grand-mère; l'informer sur toute sa famille, tant du côté paternel que maternel. Tout cela doit se dire très tôt à un enfant. Le résultat est étonnant. L'enfant écoute de toutes ses oreilles. Il ne se renfroge pas comme les bébés mis à la crèche. Il est capable "d'attendre» son biberon pour peu qu'on le prévienne et qu'on le rassure "Je ne t'oublie pas ! Tu l'auras à ton tour ! ». Il comprend les mots. Le soir, à l'arrivée de sa mère, il ne hurle pas, comme font la plupart des bébés dans d'autres lieux d'accueil, lorsque les parents viennent les chercher. Peut-être que les cris de ses semblables ne l'effraient plus. *Il sait. On lui a expliqué.*

Que lui a-t-on fait entendre sitôt? D'abord que les personnes qui s'occupent de lui, ici, ne remplaceront jamais sa maman. Ensuite qu'une "Mère de Naissance "est irremplaçable; on n'en a qu'une, bien à soi, faite pour être "gentille »; on n'en change jamais pendant toute sa vie. Il sait que les personnes qui sont à la Maison Verte sont payées pour se consacrer à lui et non pour être < gentilles "— tant mieux si elles le sont ! Mais ça n'est pas l'essentiel ! — qu'elles sont rémunérées pour l'assister dans ses besoins lorsque sa mère ne peut momentanément le faire.

Ça peut sembler étonnant ! *Mais cette certitude bien établie induit, chez l'enfant, un sentiment de sécurité "réelle "il n'a désormais plus peur d'être abandonné.*

Pour illustrer mon propos, je pense à une situation tout à fait exemplaire. Nous avons des nourrices de la D.D.A.S.S. qui viennent avec leur propre enfant et leurs deux ou trois "nourrissons », comme elles continuent de les appeler, même lorsqu'ils sont âgés de quatre ans. Leur enfant, plus jeune, de trois ans par exemple, regarde ces "nourrissons "de leur mère avec "des yeux ronds », qui en disent long sur leur interrogation. Il y a une pathologie spécifique aux enfants de gardiennes. Que peuvent signifier, en effet, pour de tels enfants, les mots "nourrice "et "nourrissons "quand la mère, qui ne donne plus le sein à personne, ne cesse pas d'être dénommée "nourrice ». C'est une énigme incompréhensible. Afin qu'il repère son identité, il faut expliquer à cet enfant qui "ignore "qu'il est le petit d'une femme dont le "métier "est d'être "nourrice », que les mots ont parfois des sens différents. Il faut souligner, par exemple, que c'est "lui "qui vit à la maison, "lui "seul qui ne la quitte ni le soir, ni le samedi.

Cette pathologie reste toute aussi obscure aux mères elles-mêmes. Elles en prennent conscience à la Maison Verte. On observe alors que des frères et sœurs qui ne se quittaient pas depuis plusieurs années, une fois entrés à la Maison Verte, font semblant de se méconnaître, et n'ont plus aucun rapport les uns avec les autres. Ceci ne va pas sans provoquer l'étonnement des nourrices.

Je me souviens avoir précisé longuement à une fillette *"Ta mère dit que cet enfant est un «nourrisson», bien qu'il ne soit pas un "nourrisson-bébé ». Il est grand. Il est même plus grand que toi. Mais elle est "nourrice ». Elle est payée par ses parents pour le garder. Elle est "nourrice "de la D.D.A.S.S., tu comprends ! C'est son métier. Elle gagne de l'argen comme cela. Et elle appelle "nourrisson "ce petit garçon qui n'est, après tout, que son «client "».*

Que l'enfant m'ait écoutée ou non ! Je l'ignore. Mais cela a fait sens pour la mère qui m'a confié *"C'est singulier ce que vous racontez-là, parce que cela fait trois ou quatre semaines que ma fille ne veut plus m'embrasser. Quand je lui demande pourquoi, elle me répond «Moi aussi, je veux ma maman du samedi ! Moi aussi je veux mon papa du soir!». Je lui explique pourtant que son père est son père et que je suis sa mère ! ».*

L'entretien s'est poursuivi avec la mère : *"Votre fille ne "sait "pas. Vous allez lui faire comprendre que vous l'avez "portée ». Il n'y a pas d'autre manière d'expliquer à un enfant qu'on est sa mère, que de raconter la gestation et même la conception, l'amour, la rencontre, le désir pour un homme et une femme d'avoir ensemble un bébé. Il faut tout médiatiser par des paroles avec un petit.*

Quant à la distinction maman/nourrice ? Il est nécessaire de bien poser les choses et d'employer le terme : *"Mère-de-Naissance ».* Les enfants peuvent appeler toutes les femmes *"maman "et tous les messieurs "papa ».* On a trente six *"mamans », mais on n'a qu'une «mère de naissance».* Et faire entendre cette différence ne peut se soutenir que de l'explication du processus de naissance. C'est ainsi que l'enfant apprend ce qui le relie de façon tout à fait privilégiée à sa mère. C'est ainsi, de cette façon, que la mère peut supporter, sans jalousie, d'entendre son enfant appeler *«maman "toute personne qui répond à ses besoins.*

*La "Mère-de-Naissance », c'est un "fait ». La "maman », c'est l'objet qui répond à un désir, qui joue un certain rôle.* Il n'est donc pas étonnant que lorsque les pères s'occupent des soins corporels des enfants, les enfants les appellent souvent *"maman ».* *Mais un rôle, ce n'est pas un fait.*

Pour la nourrice, c'est identique ! Il faut expliquer à l'enfant qu'elle est là pour rendre service à sa mère, et qu'en échange, elle est payée pour exercer un métier qui porte cette appellation. La nourrice peut être un objet transitoire d'identification, mais elle ne saurait structurer l'identité.

Je passe à un autre point qui me semble majeur *la question de la "règle "et de la "loi ».* Tous les psychanalystes d'enfants savent que les grands de six, sept et huit ans croient encore qu'un adulte a des droits inconditionnels sur lui. Jamais l'adulte ne songe à signifier à l'enfant quelles sont les limites qu'il doit se mettre en devoir de respecter. Chacun d'entre nous devrait y réfléchir plus souvent. C'est formidablement important de dire à un enfant :

*« Je n'ai pas le droit de te battre. La maîtresse non plus ! Et si elle le fait, c'est peut-être par nervosité ou peut-être parce que tu l'y as poussée par ton attitude. Mais les adultes aussi font des choses illicites et tu peux leur dire qu'ils n'ont pas le droit. De même que toi, tu n'as pas le droit d'agacer les adultes parce que tu risques de les pousser à enfreindre le règlement ».*

Il est essentiel d'instituer des règlements et de les faire connaître à l'enfant. A la Maison Verte, il y a deux règlements. Deux règlements *"inexorables », idiots peut-être ! Mais absolument "inexorables ».* Ce sont *"La-Ligne-Rouge" et le "Tablier-de-caoutchouc-pour-jouer-à-l'eau ».* Ce ne sont pas des règlements imposés uniquement aux *"petites personnes" mais à tous ceux qui vivent à la Maison Verte.* Cela aussi est important. L'enfant ne se sent pas, parce qu'il est petit, pris dans un autre réseau de lois que l'adulte.

Qu'est-ce que la "Ligne-Rouge" ?

C'est un ruban tiré entre les deux pièces, «infranchissable "avec un engin à roulettes. Il est bien évident que les enfants aimeraient circuler librement dans tout l'espace. Cette règle n'est pas arbitraire. Elle a une signification, sinon l'association serait sadique pour le seul plaisir de l'être. Dans l'autre pièce, en effet, les tout petits qui ne savent pas marcher rampent à quatre pattes, et les roulettes leur seraient nuisibles.

Les modalités de l'intégration de cette loi sont sensiblement différentes selon l'âge de l'enfant.

Pour les plus grands, elles se font par l'explication, la justification. Ils sont à même de comprendre les dangers qu'ils risquent de faire courir aux petits et la gêne qu'ils pourraient procurer aux mamans assises à leurs côtés. Pour l'enfant, la seule façon d'intégrer l'interdit est qu'il saisisse que l'interdit s'adresse tout autant à son papa dans son auto, qu'à lui sur son tricycle. On en discute «Lorsque ton papa viendra ici avec son auto ou sa moto, il n'aura pas le droit de franchir la ligne-rouge non plus ! ». Le plus souvent, il refuse de le croire "Mais si ! Mon papa, avec son auto, tu verras, il roulera dans l'autre pièce ! ». On n'insiste pas trop ; on ajoute simplement "Tu devrais lui en parler ! ... "Le lendemain, on y revient «Alors tu as raconté à ton papa la "Ligne-Rouge », qu'est-ce qu'il en a dit ? »... Les choses se comprennent ainsi sans violence...

Quant aux plus jeunes, l'intégration de la règle se fait par le jeu. La notion de "passage ou de non-passage », qu'ils n'ont pas encore, participe de l'actualisation de la conception des limites de leur propre corps, et de l'utilisation peu à peu volontaire qu'ils peuvent en faire. Dépasser la «ligne », c'est comprendre, par la répétition et sous la complicité attentive du regard adulte, que l'engin à roulettes ne marche pas tout seul ; que le pied qui le conduit est à soi et qu'on peut le commander. Intégrer la différence entre soi et l'objet, c'est comprendre la règle et entrer ainsi dans la joie humaine de la transgression possible. Par ce jeu de la «transgression », le bébé sonde la profondeur de la vigilance que l'adulte porte à son désir. Son choix d'obéissance à la règle devient alors une manifestation d'amour, dont il se sent heureux qu'elle soit prise pour telle. *Avec ce jeu du "Passera, passera pas la ligne défendue », c'est toute l'humanisation de l'enfant qui s'élabore.*

Nous nous sommes trouvés une fois dans l'obligation d'exclure un grand enfant angoissé, qui cherchait — psychiquement au moins — à se faire rejeter des mamans, en ayant des activités susceptibles de les inquiéter. Il a fini par comprendre que c'était par "amour de lui "que nous voulions qu'il devienne "aimable aux autres ».

Mais, à l'ordinaire, ce jeu de la transgression est très amusant.

J'en viens à la deuxième loi: celle du «*Tablier-de-caoutchouc-pour-jouer-à-l'eau*», qui touche au plus près, dans la banalité du quotidien, à la castration libératrice.

Cette règle est plutôt incomprise des mères. On s'entend dire : "Chez moi, à la maison, je lui permets de jouer et de se mouiller ! ». Certes, mais la maison, ce n'est pas la Maison Verte ou le règlement veut que le tablier soit nécessaire ! Ce qui est à la fois extraordinaire et merveilleux à observer, c'est que très jeune, dès douze ou treize mois, le bébé pour manifester que nous sommes stupides autant que pour défendre sa maman, écarte son tablier et verse de l'eau sur ses vêtements. On lui explique : "qu'il a tout à fait raison ! Que celui qui veut se mouiller sera toujours assez malin pour y arriver. C'est-à-dire pour agir "comme si "on était chez soi, tout en étant ailleurs ! ». Mais nous tenons bon.

Les mamans reconnaissent très vite qu'un *règlement est intégrable lorsqu'il est localisé dans un endroit*. Loin d'être humiliant pour l'enfant, il induit un *processus de sociabilisation* qui le valorise et lui *donne accès à sa propre liberté*. Et les mères de s'émerveiller : "Je peux l'emmener partout ! Il suffit que je dise, ici on ne touche pas à ça ! Ici on ne fait pas ça ! Il comprend. Il n'est pas insupportable comme les autres ».

Un autre support important de sociabilisation, c'est la «*fameuse échelle* "tellement redoutée des mamans.

Elle offre des intérêts à plus d'un titre. C'est une petite échelle qui, à son sommet, c'est-à-dire à la hauteur d'un adulte, possède une plate-forme sur laquelle est installé un miroir. Monter au sommet de l'échelle, c'est donc *grimper au niveau du visage adulte et y avoir la révélation de sa propre image sans être pour autant dans les bras d'une grande personne*. C'est une expérience tout à fait unique et riche d'enseignement à condition qu'elle soit continuellement accompagnée de paroles au cours de l'ascension et de la descente.

Il y a grand risque, pour un enfant qui ne marche pas, de monter à l'échelle et surtout de redescendre, puisque logiquement il se présente d'abord la tête la première. Mais il ne doit, en aucun cas, ni s'y soustraire, ni faire semblant de l'affronter, sinon le sens de l'épreuve est perdu et le danger devient plus grave la fois suivante. Notre rôle est de ne jamais l'aider concrètement. Par contre, nos explications soutiennent son désir d'y parvenir et lui évitent tout accident "Tu mets ta main droite, c'est celle-là sur le montant droit de l'échelle ; ta main gauche, c'est l'autre ! sur le montant gauche. Ton pied ? Si tu veux ! Ou bien si tu préfères, mets-toi à genoux ! Ensuite tu pourras grimper... ». A la descente, les commentaires demandent bien une demi-heure par enfant. Il est singulier de voir combien ceux qui savent déjà grimper, écoutent attentivement le vocabulaire de cette technologie.

Tous ces mots de la vie quotidienne me semblent très importants. L'enfant est aussi intelligent à la naissance qu'à l'âge adulte. *Il n'a pas la "logique", mais il intuitionne la vérité du dire, pour peu que quelqu'un veuille vraiment communiquer avec lui*. Je ne sais comment cela se fait Mais c'est opérationnel. Le courant passe et cela porte ses fruits. Ce n'est pas un dire en l'air, pour rien, c'est un dire qui laisse une trace définitive chez l'enfant. Il structure quelque chose à partir d'une parole pleine et d'un ressenti complice avec quelqu'un qui l'éprouve au même moment que lui. Cette communication entre deux sujets, à travers le dire, ce n'est pas une verbalisation superficielle. C'est une expression sonore aidée des mots qui jaillit du fond des âges ; quelque chose de culturel destiné à exprimer le savoir que l'enfant vient d'apprendre et qui, désormais, lui appartient parce qu'il est un être humain que l'adulte estime avec autant de considération que lui-même.

« La technologie de l'échelle "actualise ce que *le bébé veut arriver à faire et qu'il ne "sait "pas*. Il est nécessaire qu'il puisse conquérir par lui-même l'acquisition de cette performance. Mais cela n'est *rendu possible que dans un contexte affectif positif*. Il sent qu'il a l'autorisation et l'encouragement de quelqu'un qu'il investit fortement "Tu vas y arriver ! Ecoute moi ! Tu fais comme ça ! ... ». Il peut alors vérifier en regardant monter et descendre les autres bébés, que cela se déroule exactement comme l'explique la grande personne. Il perçoit une cohérence entre les gestes et la parole. Il comprend que les mots sont porteurs d'un sens moteur, et il intègre ces engrammes. Et, de fait, un bébé qui marche encore à quatre pattes, devient capable d'utiliser cette échelle, en huit jours.

Cette "mise en mots" de l'acte et de l'éprouvé ne concerne pas uniquement l'expérience de l'échelle. Un autre exemple me revient celui du mécanisme de la possession du jouet. Il montre aussi qu'à la Maison Verte, on "met en mots "comme on respire.

Un enfant ne veut un jouet que s'il est déjà dans les mains d'un autre. C'est quelque chose de tout à fait énigmatique ! Lorsqu'il y a trois ou quatre exemplaires de la même poupée, le jouet "libre "ne déclenche aucun désir.

« L'enfant-fort "l'arrache au faible. Ce dernier cherche des appuis visuels chez les adultes "N'est-ce pas que j'ai raison de vouloir lui reprendre ? ». L'enfant y parvient ou non. S'il réussit, on fait observer au bébé qui reste démuné "Tu vois, il est plus fort ! Il a pu te prendre ton joujou ! Mais regarde, il y en a plein d'autres ! ». "L'enfant-faible "est tout heureux de retrouver un nouveau jouet ; ce que voyant, "l'enfant-fort» vexé s'efforce encore une fois à l'en dessaisir.



Cela pose problème à l'adulte. Il me semble avoir compris ce processus. Le jouet est un *objet "mort"*. Il ne devient vivant que lorsque quelqu'un s'en saisit. *L'enfant ignore qu'il détient le pouvoir de donner "vie" au jouet, mais l'accorde à son semblable.*

De même, lorsqu'un «grand» parvient à se saisir du jouet d'un «petit», on dirait qu'il lui brûle les doigts ! Il l'abandonne immédiatement au lieu de s'en amuser. Un jour, j'ai lancé cette interprétation à un enfant "Tu crois peut-être que tu redeviens "petit" lorsque tu t'amuses avec le jouet qui distrayait un plus petit ? Mais puisque ça t'amuse, continue ! Tu restes aussi grand qu'avant ! ». Il m'a regardée. C'était exactement ce qu'il fallait dire ! Plus jamais il n'a pris de jouets aux petits pour les délaisser ensuite.

Les enfants ne cessent de nous enseigner des choses tellement simples que nous oublions de les remarquer pour nous-mêmes. Très précocement dans la vie, les objets qui appartiennent à quelqu'un sont investis des valeurs que nous accordons à cette personne. Il en est des jouets comme il en sera plus tard des femmes ! ... Mais, avec des mots, nous pouvons libérer les enfants de ces mécanismes d'envie et de jalousie, et les aider à trouver l'accès à leur désir propre. Dans la vie courante, c'est ce que nous appelons «la prévention des troubles».

Un autre exemple tout aussi riche d'enseignement me vient à l'esprit. Lorsque deux enfants se disputent sans arrêt, si un "fort" jette son dévolu sur un "faible" et que cet autre devienne «l'élus», c'est le début d'une formidable affinité entre les deux.

Bien entendu, ces chamailleries désolent les deux pauvres mères concernées. La maman de «La Terreur», honteuse, prévient «J'ai un enfant difficile... Je ne sais comment m'y prendre». Et l'autre est consternée que son petit ait, par malheur, été choisi comme «Bouc Emissaire». Le petit, agressé, s'écroule comme un puzzle «défait», mais ramené dans les bras de la mère, se «refait» en quelques secondes, et repart vers l'agresseur. Les mamans se lamentent à nouveau. Le petit "re-démoli" revient vers sa mère, mais un peu moins «abîmé» que la première fois. La troisième fois, encore un peu moins ! ... A la quatrième, il suffit de lui dire «Tu sais, sur les genoux de maman, tu vas tout de suite être raccommodé». Rien que d'y penser, ça suffit ! ... C'est ainsi que naît une amitié durable et solide entre deux enfants dès l'âge de neuf, dix mois. De même, les parents de ces enfants qui se sont mutuellement adoptés deviennent souvent inséparables bien que de milieux socio-culturels quelquefois très différents.

J'en arrive maintenant plus directement à mon troisième point quel est le rôle spécifique du psychanalyste à la Maison Verte ?

Nous travaillons toujours à trois deux personnes d'accueil et un psychanalyste. Et parmi ces trois individus, on compte le plus souvent un homme et deux femmes.

L'équipe change tous les jours. C'est un avantage qui permet aux parents d'éviter un groupe qu'ils n'ont pas ou plus envie de rencontrer pour une raison quelconque. Si, par exemple, on a confié un soir de détresse particulière, ou par mégarde, un secret de famille, il suffit, pour garder l'anonymat ou ne pas se sentir obligé d'en reparler de s'abstenir d'arriver ce jour-là.

Le psychanalyste est connu comme tel, mais il reste moins longtemps à la Maison Verte. Trois heures au lieu de cinq ! C'est important. En raison de "l'aura" un peu "magique" qui est liée à cette fonction (d'ailleurs ignorée), ils ont souvent plus d'impact. Donc l'un compense l'autre

Certaines mères, au départ, refusent de "voir ces gens-là..." et s'en vont quand le psychanalyste arrive. Fort heureusement, peu à peu, elles s'aperçoivent qu'ils sont comme les autres et finissent par rester.

Pour les parents, le règlement interdit d'aller consulter un psychanalyste de la Maison Verte, et nous ne communiquons jamais nos adresses. Quant à ceux qui sont déjà en analyse avec l'un d'entre nous, et qui, par la suite, amènent leurs enfants, il suffit de veiller à ce qu'ils ne se croisent pas.

La Maison Verte contribue à "démystifier" *l'image toute faite de la psychanalyse*, avec sa séance obligatoire, trois fois par semaine, pendant des années et des années...

Certains parents, s'apercevant des bienfaits de la parole auprès de leurs enfants, éprouvent le besoin d'aller exposer leurs propres difficultés à des psychanalystes. Ils le font alors, sans avoir le sentiment de se sentir contraints d'entrer dans le processus d'une analyse "classique", sous prétexte qu'ils parlent à un psychanalyste. Ils sont simplement motivés par le désir qu'en parlant un peu, "ça s'arrange"

Ici, ils comprennent aussi que *la psychanalyse, ce n'est pas la psychiatrie* ! Les parents, qui viennent avec un enfant "autiste", s'aperçoivent de ses potentialités de comportements adaptés. Le simple fait de vivre avec des bébés de son âge sans être catalogué psychiatriquement en fonction de ses troubles, lui rend possible, comme à quiconque, les effets d'une sociabilisation.

Je me souviens très précisément d'une enfant grabataire de sept ans, aînée d'un petit familial de la Maison Verte, à qui sa mère ne parlait jamais plus. Toutes les mères à qui j'en ai parlé ont donné leur accord pour qu'on l'amène ici. Ça a été stupéfiant pour un petit d'entendre ces mots "Ta grande soeur", à propos d'une enfant qu'il pensait plus jeune que lui puisqu'elle restait toujours couchée.

Pourquoi le mutisme avec une infirme moteur cérébral ? Pourquoi la traiter en éternel "bébé" lorsque l'on sait qu'elle souffre de son immobilité et de la jalousie vis-à-vis de son frère bien portant, né après elle ? Tout cela lui a été dit. La mère a vu, pour la première fois, un extraordinaire sourire chez sa petite grabataire. Ses yeux allaient de ceux de la psychanalyste qui s'adressait à elle jusqu'à ceux de sa maman. Son regard s'est ensuite posé sur chacun, d'entre nous qui l'entourions. Quant au petit frère, venu trotter par ici, on lui a raconté "Tu vois, c'est ta grande soeur Elle a eu un accident le jour où elle est née, c'est pour ça qu'elle est muette, mais elle entend tout et elle t'aime...". C'était bouleversant.

En somme, la réponse à un questionnement sur notre fonction est rapide et simple ! Nous sommes là pour *"boire l'angoisse"*. Et on le sait bien Les femmes qui ont particulièrement peur du cannibalisme de l'institution, peur de se faire coincer, rapter... celles qui arrivent, soit trop en avance, soit presque en retard à l'heure de la fermeture, pour qu'il n'y ait "encore" ou « presque plus personne », sont celles, précisément, qui ont le plus grand besoin de s'exprimer.

Le rôle du psychanalyste, pour parler trivialement, est «bête comme chou», dans la vie courante et dans l'éducation ! Je vous raconte des anecdotes qui l'actualisent telles qu'elles me reviennent à l'esprit.

Un jour, à mon arrivée, la Maison Verte était en pleine effervescence. Toutes les mamans discutaient debout, et les enfants étaient figés comme des bougies à regarder, chacun, sa mère en excitation. Elles parlaient toutes ensemble, sans s'écouter les unes les autres, du viol d'une petite fille dont le récit avait été relaté le matin même, dans les journaux. J'ai demandé, *hic et nunc*, à chacune, *en quoi cette histoire pouvait bien la concerner, elle, directement, en tant que sujet* "Vous connaissez la petite fille ?". «Non». "Vous connaissez la maman ?". «Non». «Vous connaissez le papa ?». «Non». "Et vous, vous avez une petite fille ?". «Non, j'ai un fils...». "Alors ?...". Et chacune de reconnaître qu'après tout, cela ne la regardait pas, que ce n'était pas son affaire... Et tout le monde a recommencé à s'amuser comme de coutume le toboggan, l'échelle, les jets d'eau...

Le psychanalyste survient avec une technique extrêmement modeste mais efficace *poser concrètement les faits tels qu'ils sont au lieu de laisser l'imaginaire produire de la mousse*; une mousse vide mais qui, peu à peu, fait monter l'angoisse "Et si cela pouvait m'arriver un jour..."

« Oui, mais un jour ! Qu'est-ce que c'est un jour ? D'ici là, l'eau coulera sous les ponts !... ».

Il y a des mères très nerveuses qu'il est important d'écouter avec une particulière attention, en même temps qu'on répète à l'enfant, là, tout près, pour qu'il soit lié à la conversation "Ta maman pleure parce qu'elle est sensible. Mais, dans le fond, puisqu'elle demeure avec ton papa, c'est tout de même qu'il y a de quoi rester avec lui...". Cela dédramatise les choses. Elle se met alors à reconnaître "C'est vrai, c'est un brave homme ! C'est moi qui, etc. ». Et le sourire lui revient. Il faut aux enfants des

trésors d'indulgence et de patience pour supporter tout cela

On travaille quotidiennement avec des problèmes de cet ordre. Je pense à une femme qui se tourmentait parce que son mari lui répétait sans cesse «Tu ne sauras jamais faire le "lapin-chasseur" comme ma mère ! N'essaye même pas ! .Ma mère peut te le dire ! Il ne vaut rien ton lapin-chasseur ! ». Elle était toute en larmes en rapportant cela. C'est ça la vie des gens ! Et c'est ça qui tisse les drames des enfants qui s'inquiètent "Comment ça se fait qu'une maman pleure? Comment ça se fait qu'un papa soit méchant? Qu'une mamy ?..., etc. ».

Le rôle du psychanalyste, c'est *d'écouter* et de *dire* au petit «Tu vois, ta maman elle raconte les disputes qu'elle a avec Mammy. Tu sais ce qu'est un «lapin-chasseur "? Ecoute, cette maman qui fait de la peine à ta maman, à cause de ça, elle n'est pas de la famille de ta mère, elle est de ta famille à toi. Tu vois, cette dame qui a un gros ventre, il y a un bébé dedans. Et bien ta mammy, elle a eu un gros ventre et c'est ton papa qui était dedans et qui en est sorti, pas ta maman ! Et puis, il a grandi. Il est devenu un monsieur, ton papa ! C'est pour cela que ta mammy, elle est ta grand-mère paternelle. *Elle est de ta famille à toi.* Elle n'est pas du tout de la famille de ta maman ! C'est l'autre grand-mère que tu appelles "Granny », qui est *la maman de ta maman*, c'est elle qui a *porté ta maman dans son ventre* ».

L'enfant comprend, mais la mère aussi. Elle s'écrie alors "C'est vrai après tout ! Elle n'est pas de ma famille ! Alors qu'est-ce que ça peut me faire son histoire de lapin-chasseur ! ». Il aurait fallu y penser plus tôt... mais ce sont des choses auxquelles on ne songe pas...

C'est cela le travail du psychanalyste *poser un être humain dans son identité, son espace, son temps, sa lignée; et lui permettre les médiations imaginaires qui soutiennent la symbolisation des relations humaines.* Et cela avec des mots tout simples. Le psychanalyste n'a pas de conseils "magiques "à donner. D'ailleurs un psychanalyste, dans son métier, ne dit jamais rien ! Mais, à la Maison Verte, nous ne faisons pas «métier» de psychanalyste, nous sommes des «*psychanalystes de la cité* », c'est-à-dire des psychanalystes qui, au contraire, ne cessent de parler et de parler encore Nous donnons nos avis personnels, a fortiori différents, d'un sujet à l'autre, pris sans son histoire particulière. Mais comme, nous aussi, nous fonctionnons avec nos expériences de foyer, de mère, de père... de vie, nos "dires", il faut donc en prendre et en laisser

L'important, c'est de ne jamais suivre les conseils d'une personne, aussi imaginairement «sachante» soit-elle ! L'essentiel, c'est l'échange des paroles dans son "cercle " ; c'est, pour elle, de parler avec son enfant, son mari, sa femme. A s'écouter les uns les autres, des solutions surgissent. Mais, par ailleurs, personne ne sait pour personne. Et, de ce point de vue, notre rôle se borne modestement à *éveiller l'intuition maternelle et l'intuition paternelle.*

Pour conclure, je me bornerai à ajouter qu'il serait salutaire que beaucoup de psychanalystes s'essaient à organiser des équipes avec des personnes d'accueil non analysées. Je crois que c'est quelque chose qui a beaucoup d'avenir. J'en veux pour preuve la demande qui nous est faite et l'intérêt que suscite notre travail à la Maison Verte.

---

<sup>1</sup> Cet article reprend l'essentiel d'une conférence faite, en octobre 1985, au Centre de Formation et de Recherches Psychanalytiques. La mise au point du texte a été faite par Françoise Bétourné et Claude Boukobza. Texte non revu par l'auteur. Il a été publié dans Esquisses Psychanalytiques n°5 au printemps 1986 dans la rubrique Actualités.